MÉMOIRE

SUR

LES FIÈVRES DE LA SOLOGNE

ET GÉNÉRALEMENT

DE TOUS LES PAYS MARÉCAGEUX;

ADRESSÉ

A LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS D'ORLÉANS,
POUR LE CONCOURS DE 1822;

Par l'auteur du Charlatanisme démasqué.

Un bon médecin est celui qui a des remèdes spécifiques; ou, s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont de guérir son malade.
(*Caractères de La Bruyère*, chap. 14.)



A ORLÉANS,
IMPRIMERIE DE JACOB, LIBRAIRE,
RUE POTHIER, N° 11.

1823.

MÉDECINE.

QUESTIONS A TRAITER.

1ère. *Décrire les fièvres intermittentes des pays marécageux, tels que la Sologne.*

2e. *Faire connaître surtout les causes locales.*

3e. *Examiner les rapports de ces fièvres avec les altérations des viscères.*

4e. *Indiquer les moyens préservatifs et le traitement curatif.*

EXTRAIT *du Journal des Grandes Affiches, du 30 janv.* 1822, Imp. de JACOB.

MÉMOIRE

SUR

LES FIÈVRES DE LA SOLOGNE

ET GÉNÉRALEMENT

DE TOUS LES PAYS MARÉCAGEUX.

TOUTES les fois qu'une société savante, dirigée par l'amour du bien public, se propose de contribuer de tout son pouvoir à l'allégement et à la guérison des infirmités humaines, on peut dire qu'elle est un spectacle digne tout à la fois des regards de ses contemporains et de l'admiration de la postérité.

En proposant des questions d'une aussi grande importance et d'un aussi haut degré d'utilité, elle donne à la société la preuve incontestable de son zèle et de son dévouement pour procurer le plus grand bien de ses concitoyens; et elle pourrait, sans orgueil, s'appliquer à elle-même cette devise d'un ancien romain qui disait de lui : *non nobis, sed reipublicæ nati sumus.*

En effet, quel emploi plus honorable que de concourir à rendre la santé et la vie à des êtres que la maladie a réduits à une situation déplorable, pour ne pas dire désespérée? Un médecin habile qui rendrait annuellement la santé à dix

mille de ses concitoyens serait digne, sans contredit, des honneurs de la couronne civique, avec cette devise : *ob cives servatos* ; et il n'aurait pas moins bien mérité de la patrie que ces habiles négociateurs qui fixent les bases du repos des états et de la stabilité des empires.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

ET PRÉLIMINAIRES.

Chaque climat, chaque royaume, chaque province, on serait presque tenté de dire chaque canton, est le théâtre de maladies qui semblent inhérentes au territoire. Ces maladies ont reçu des noms divers, tels que ceux d'endémiques, d'épidémiques. Les maîtres de l'art ont établi une différence entre ces deux expressions, quoique, en partant de l'étymologie grecque, cette différence soit peu sensible. Par le mot *épidémique*, ils entendent ces maladies qui ne règnent que dans certaines saisons par un vice répandu dans l'atmosphère ; au lieu que les *endémiques* sont ordinaires en tous temps à certains peuples (1). Une maladie peut être à-la-fois épidémique et endémique : telle la fièvre jaune des Antilles et des Etats-unis d'Amérique ; telle la peste pour l'Egypte, la Turquie et les Echelles du Levant. Elles peuvent se communiquer par contagion ou contact, lorsque le sujet

(1) Voyez à ce sujet Col de Villars.

qui le reçoit a en lui une disposition prochaine à recevoir l'impression des miasmes morbifères.

D'autres maladies sont purement endémiques, en ce sens qu'elles semblent tenir à certains climats de préférence à d'autres. Telle la lèpre chez les habitans de l'ancienne Palestine, les écrouelles en Espagne, la phthisie ou consomption en Angleterre; le goître semble s'être plus particulièrement attaché aux habitans des vallées des Alpes; la *plica* chez les Polonais, le tétanos, maladie terrible, qui dans les Antilles attaque les enfans nouveau-nés, et en fait périr le tiers à l'aurore de la vie. Ces observations préliminaires, qui se rattachent intimement à la question proposée, ont paru indispensables, afin de fixer les idées, non pas à l'égard de la société savante qui l'a proposée, mais dans l'intérêt d'un public moins versé dans ces sortes de connaissances que ne le sont ordinairement les hommes de l'art, accoutumés à raisonner sur ces matières.

La fièvre intermittente qui dévore annuellement de nombreuses victimes dans la partie de l'ancien Orléanais, vulgairement nommée *Sologne*, est endémique, en ce sens qu'elle attaque indistinctement la multitude, et qu'elle est comme concentrée dans son territoire. Ce n'est pas qu'en-deçà de la Loire, et même dans les riches plaines de la Beauce, on ne rencontre, dans quelques saisons de l'année, des individus attaqués de fièvres tierce, double-tierce, quarte et double-quarte; mais la Sologne semble être le théâtre où cette maladie exerce ses plus grands ravages. Là, on trouve peu de ces vieillards sains

frais et vigoureux, qui parviennent aux périodes les plus reculés de la durée de la vie humaine. L'homme attaqué de fièvres plus ou moins tenaces, plus ou moins opiniâtres, pour ainsi dire à l'aurore de la vie, éprouve dans son berceau les atteintes d'un germe destructeur qui souvent le conduit au tombeau avant d'avoir goûté le sentiment de l'existence. S'il échappe aux premières atteintes du mal, son adolescence n'est pas pour cela à l'abri d'une foule d'accidens plus ou moins graves. Les développemens de la nature se font péniblement, et l'espèce humaine y paraît dans un état de gêne et de souffrance. Le sol, en comparaison de celui de la Beauce et du Berry, semble ne produire qu'à regret les substances végétales. Le seigle est la base de la nourriture des habitans de ce pays, peu favorisé de la graisse de la terre, et encore, dans les années humides et chaudes, cette substance nutritive est-elle altérée par une production végétale et nuisible qui sort de son épi. On l'appelle *ergot* dans le pays, à cause de sa ressemblance avec cette excroissance qui arme le pied de ces volatiles qui sont pour nos basses-cours un objet d'agrément et d'utilité (1).

(1) L'ergot est une substance végétale et dégénérée dont les grains sont noirs en dehors et blancs en dedans. Quand ils sont secs, ils sont d'une substance plus serrée que les grains naturels; ils n'ont point de mauvais goût. Il y a peu d'années qu'il ne vienne de ces mauvais grains; quand il y en a peu, on ne s'aperçoit pas de son mauvais effet; quand il y en a beaucoup, l'effet est de tarir le lait aux femmes, de donner quelquefois des fièvres malignes accompagnées d'assoupissement et de rêveries, d'engendrer la gangrène aux bras, aux jambes, etc. *Mémoires de l'Académie des Sciences, tome X, Lettre de Dodart, médecin du Roi.*

Dans les années communes, le sol ne fournit pas une assez grande quantité de seigle pour subvenir aux besoins de ses habitans. C'est alors qu'ils sont obligés de se pourvoir dans les marchés circonvoisins, après avoir épuisé la provision d'un végétal connu sous le nom de blé noir, carabin ou sarrasin. C'est avec ces substances qu'ils composent leur pain, base principale de leur nourriture, lorsque, en raison des travaux les plus pénibles, ils auraient besoin d'une nourriture saine, solide et substantielle.

Le voyageur qui parcourt cette partie des départemens de Loir et Cher et du Loiret, est tout étonné de n'y rencontrer le plus souvent que des visages secs, pâles, haves et décharnés. Les animaux eux-mêmes prouvent dans tout leur ensemble qu'ils vivent sur un sol ingrat. Le cheval, ce superbe animal que le créateur a donné à l'homme pour le seconder dans ses pénibles travaux, languit et dépérit dans ces maigres pâturages; et comme le pays ne fournit pas en quantité suffisante les productions végétales qui sont nécessaires à la conservation de sa force et de son embonpoint, pour remédier à ce grave inconvénient le cultivateur est forcé de se jeter dans des dépenses qui ne sont pas couvertes par les produits. Le bœuf, cet animal si fort et si vigoureux, y est sans taille, sans force ni vigueur. Pour retourner une terre sablonneuse, et qui rarement a six pouces de fond, il est ordinaire d'atteler à la charrue six et même jusqu'à huit de ces animaux. Les troupeaux de moutons et de brebis donnent à la vérité une laine assez fine et d'une assez belle qualité, mais ils se sentent

du sol qui les a vus naître et qui les a nourris. L'espèce est petite, presque rachitique et sujette à de nombreuses et fréquentes maladies qui frustrent le cultivateur d'une de ses plus solides espérances.

D'après ces observations générales; tant sur les diverses espèces d'animaux que sur la nature du sol, observations qu'il est facile de vérifier et de constater, abordons les questions proposées par la société savante qui en a fait le sujet de son attention, et la matière d'une honorable récompense. Ces questions se réduisent à quatre.

PREMIÈRE QUESTION.

Décrire les fièvres intermittentes des pays marécageux, tels que la Sologne.

On entend ordinairement par description un tableau exact et fidèle de la chose qu'on a entrepris de représenter, pour de là en faire concevoir des idées saines, justes, claires et lumineuses. Si, par le mot *description*, la société savante eût exigé qu'on lui peignît le tableau des déplorables effets que produit la fièvre sur les habitans de ces contrées, il eût été bien plus simple de députer quelqu'un de ses membres pour les visiter dans la saison des mois de septembre, octobre et novembre, et ils se seraient convaincus, par le témoignage de leurs propres yeux, qu'il est peu de communes dont bon nombre d'habitans ne soient à moitié descendus

dans la tombe. Quoique la fièvre ne soit pas une peste, ses effets sur les malades qui en sont atteints, sont à peu près les mêmes. Pour être plus lents, ils n'en sont pas moins funestes ni moins désastreux. Les descriptions que nos poètes anciens et modernes ont données de la première maladie ont beaucoup de rapports, et conviennent sous plus d'un point de vue à ce dernier fléau. Mais une société savante ne demande pas des descriptions poétiques ; l'habitude de voir des malades lui a appris à connaître les désastres de la maladie, et ce serait abuser de ses nobles loisirs que de lui mettre sous les yeux un tableau pénible et déchirant.

Or, comme il ne s'agit ici, ni d'une description poétique, ni d'une amplification oratoire, essayons de rentrer dans ses intentions en donnant une description symptomatique des fièvres dites intermittentes, et qui sont pour la Sologne un véritable fléau.

Quel homme de l'art pourrait ignorer ce qui se passe dans un malade qui en est attaqué ? La maladie commence par une lassitude extrême dans tous les membres ; affaissement total, perte d'appétit, sommeil fatigant et interrompu, chaleur brûlante aux extrémités, soif plus ou moins ardente, etc. Malgré tous ces symptômes, la fièvre n'a pas encore pris un caractère déterminé. On ne peut dire précisément si ces premières atteintes offriront, ou n'offriront pas, un caractère de malignité. Le praticien qui, de prime abord, s'aviserait de la ranger dans la classe des fièvres dites malignes, bilieuses, comateuses, gastriques, flatueuses, adyna-

miques, cérébrales, etc., etc., etc., hasarderait prématurément un prognostic qui ne tournerait pas à sa gloire. C'est ici, ou jamais, le cas de dire : *il faut attendre.* Après le premier accès qui, ordinairement parlant, est de six heures à douze, le malade éprouve un mieux apparent. La grande chaleur interne a un peu diminué, et il s'imagine que cette indisposition n'est que transitoire. Mais douze heures sont à peine écoulées qu'un froid glacial coule dans ses veines, et se fait sentir dans tous ses membres; ce frisson dure plus ou moins long-temps. On voit des malades chez qui cette pénible affection se fait sentir pendant plusieurs heures; on en voit d'autres qui en sont quittes en beaucoup moins de temps. Au reste, il serait difficile d'établir rien de fixe à ce sujet. Le soleil le plus ardent, la chaleur même d'une étuve la plus échauffée, seraient impuissans pour neutraliser l'effet de cette privation de chaleur. Dans cette situation le malade soupire après le moment où la fièvre chaude s'emparera de lui; et lorsqu'un feu dévorant parcourt ses veines il regrette sa première position; il consentirait volontiers à ce qu'on le jetât dans un étang glacé. Chez beaucoup de malades, le délire se manifeste dans l'accès de la fièvre; il en est d'autres chez qui les idées sont plus calmes; mais toujours le sommeil, ou pour parler plus correctement l'assoupissement, est pénible et extrêmement fatigant. Toujours les mêmes idées fantastiques se présentent avec des caractères plus ou moins à charge. On voudrait les éloigner, les repousser pour qu'elles fissent place à d'autres, et plus on fait

d'efforts, plus elles semblent montrer de ténacité à se reproduire, toujours sous la même forme et avec les mêmes désagrémens.

Lorsqu'après cinq ou six accès périodiques la fièvre a fait connaître son caractère, alors elle prend un nom, ou on lui en donne un ; et comme rarement le frisson se fait sentir à la même heure, on la divise en fièvre qui avance et fièvre qui retarde. Les fièvres qui avancent, ou dont le frisson est anticipé, sont réputées (on ne sait trop pourquoi) moins opiniâtres ; celles qui retardent sont réputées plus difficiles à extirper. Toutes les fièvres intermittentes sont plus ou moins tenaces ; rarement on en guérit par les seules forces de la nature, et alors elles dégénèrent en fièvre double-tierce, et le plus souvent en fièvre double-quarte. Il n'est que trop ordinaire de rencontrer dans le pays des fébricitans qui conservent leur maladie pendant tout un hiver. Si on néglige d'employer les moyens convenables pour détruire la cause de la fièvre, les humeurs gâtées et corrompues, qui en ont déterminé les accès, s'incorporent pour ainsi dire dire avec la substance du sujet valétudinaire, de manière qu'il finit presque toujours par succomber. L'épuisement total des forces vitales donne naissance aux obstructions du foie et de la rate, à des engorgemens, et pour plusieurs d'entr'eux le résultat définitif c'est l'hydropisie et ensuite la mort.

Tels sont sommairement les caractères des fièvres dites intermittentes, qui affligent la partie du ci-devant Orléanais, nommée Sologne, et les divers accidens qui en sont presque tou-

jours la suite inévitable. Cependant ils ne sont pas tellement particuliers à ce pays, qu'on ne puisse en faire l'application à tous les pays marécageux. Les belles et riches plaines de la Beauce ne sont pas totalement à l'abri des influences de ce fléau destructeur, et les effets et les caractères y sont à peu près les mêmes : il n'y va que d'un peu plus, un peu moins; et si, dans les pays de plaines, les résultats ne sont pas toujours aussi funestes que dans les marais de la Sologne, il paraîtrait convenable d'attribuer cette différence dans les effets, à la bonté ou à la force de la constitution de l'habitant, dont la nourriture plus saine, plus substantielle, plus abondante, aurait contribué à écarter ou à diminuer l'influence de ce fléau.

SECONDE QUESTION.

Faire connaître surtout les causes locales.

On entend, on a toujours entendu, et l'on entendra jusqu'à la fin des siècles, par le mot *cause*, tout ce qui produit un effet. La fièvre qui exerce ses ravages dans la Sologne est un effet, puisqu'elle est une maladie; donc cette maladie a une cause. Or il y a plusieurs sortes de causes, les unes sont ce qu'on appelle efficientes ou primitives, les autres immédiates ou directes, d'autres enfin occasionnelles ou secondaires.

Dans toute maladie, quelle que soit sa dénomination, la cause efficiente ou primitive n'est

autre chose que le germe de corruption que tout homme porte en soi dans le moment même où il est conçu. Ce germe de corruption ou de corruptibilité existe en lui d'après la volonté du Créateur, parce qu'il a voulu que l'être physique et créé ne fût pas immortel (1). Ce germe de corruption, il le reçoit des auteurs de ses jours qui le portent en eux ; il le reçoit en plus ou en moins, selon que leurs fluides sont plus ou moins altérés, plus ou moins détériorés. La loi de la dissolution ou de la destruction des parties physiques dont tout être est composé, plane sur la tête de l'homme, ainsi que sur tous les êtres vivans et animés. Les végétaux, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope ; le chêne majestueux qui élève sa tête superbe au niveau des montagnes, ainsi que les plus humbles arbustes, sont forcés de subir la loi du Créateur. Cette loi est tracée de main de maître, il faut que tout la subisse :

Naître, subsister et périr,

telle est la devise de tous les êtres corporels, vivans et animés.

Outre cette cause efficiente et primitive, il en est une autre à laquelle nous donnerons le nom de cause directe et immédiatement agissante. Cette cause, ce sont les humeurs gâtées et cor-

(1) « J'ai apporté le germe de ma maladie en naissant. Chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. » Et dans la même lettre : « J'ai appris la médecine, comme Mme de Pimbèche avait appris la coutume en plaidant. J'ai lu Sydenham, Freind, Boerhaave, je sais que cet art n'est que conjectural. Un art qui repose, et qui ne repose que sur des conjectures, est-il un art ? » *Lettre de Voltaire à Bragieux, chirurgien des gendarmes de la garde. Corresp. gén.*, 18 avril 1752.

rompues que le corps humain renferme. Ce germe corrupteur, cause directe des maladies, nous l'apportons en naissant; et c'est de là qu'un enfant nouvellement né, lorsqu'il est issu de parens malsains, mal constitués, mal conformés, doit nécessairement se ressentir de la mauvaise qualité des élémens qui ont contribué ou concouru à sa conformation. De là cette multitude innombrable de petits êtres qui périssent à l'aurore de la vie, et qui fournissent une ample matière à nos travailleurs en statistique. Que de réflexions à faire sur ces tableaux lugubres qui nous présentent les affligeans résultats d'une mortalité qui enlève la moitié de la population avant d'être parvenue à l'âge de dix ans. Ces causes, que nous appelons directes, sont communes à tous les climats, à tous les pays du globe, quoique sur ces différens points elles ne se présentent pas avec les mêmes caractères (1).

Dans toutes les parties du monde la terre exhale de son sein des vapeurs plus ou moins infectes, plus ou moins chargées de miasmes putrides. Dans toutes les régions du globe, l'atmosphère se charge d'exhalaisons corrompues; les courans d'air qui franchissent les montagnes, et qui ne respectent guère les cordons sanitaires, transportent le fléau de la maladie, et souvent de la mort, sur la tête des habitans des provinces environnantes. Il en est de même d'un air cor-

(1) Cette cause interne se combine plus ou moins avec les causes extrinsèques, soit qu'elles se rattachent au contact immédiat, comme dans la *gale* et autres maladies de cette espèce, soit aux vapeurs répandues dans l'atmosphère, ou aux émanations terrestres.

rompu, lorsqu'il est le résultat de la cohabitation avec des personnes malsaines, ou du voisinage d'animaux infectés. Toutes ces causes, et mille autres qu'il serait trop long d'énumérer, sont plus que suffisantes pour produire un dérangement dans l'économie animale. Nos docteurs les plus expérimentés dans le grand art de traiter les infirmités humaines apprécieront, mieux que qui que ce soit, la justesse de ces observations.

Mais, par rapport à la Sologne, elles semblent recevoir une application plus particulière et plus directe. Commençons par jeter un coup-d'œil sur la nature de son sol, sur sa situation topographique, en donnant un plus ample développement que celui que nous avons déjà donné dans les observations préliminaires.

Le sol de ce pays est généralement parlant assez boisé, quoique le bois n'y soit pas d'une belle venue. Dans les parties dégarnies de bois, le terrein est couvert d'un végétal auquel les habitans donnent le nom de brumaille (c'est une espèce de bruyère). Le fond en est glaiseux, et la glaise est couverte, ainsi qu'on l'a déjà dit, d'une légère couche de terre sablonneuse de l'épaisseur de six ou huit pouces, quelquefois plus, quelquefois moins. L'eau de pluie s'écoule difficilement dans les plaines, parce que la glaise s'oppose à son infiltration dans les cavités de la terre. L'eau est alors forcée de rester dans un état de stagnation, à trois ou quatre pouces de la superficie du sol ; elle y croupit par la décomposition des herbes et des différentes racines qui entrent dans un état de pourriture par le trop long séjour des eaux.

Ajoutons à cette cause, qui n'est rien moins qu'imaginaire, celle non moins réelle, résultant de cette multitude incalculable d'étangs qui couvrent une partie considérable de la superficie du sol. Dans les grandes pluies, les débordemens des ruisseaux et des petites rivières qui arrosent le pays, couvrent les vallons d'une quantité d'eaux; elles y séjournent pendant huit ou quinze jours, de manière à interrompre, ou au moins à rendre difficiles les communications. Vers les beaux jours d'avril elles s'écoulent; mais les terres n'en restent pas moins chargées d'un limon, ou sédiment, qui occasionne ces fièvres, dites printanières, aussi funestes que les fièvres d'automne.

Vient ensuite la saison des grandes chaleurs, dans les mois de juin, juillet et août. L'eau des étangs s'écoule par l'effet de son infiltration, ou de son écoulement naturel, malgré la surveillance du propriétaire qui employe tous ses efforts pour la retenir : elle est de plus pompée par l'action d'une chaleur soutenue. Les faibles sources qui alimentaient ces espèces de réservoirs étant taries, le fond fangeux des étangs se trouve en partie à découvert : le poisson gêné dans ses mouvemens est souvent exposé à périr, et plus d'une fois la perte d'un étang bien empoissonné, a excité les regrets et les justes plaintes de plus d'un propriétaire.

Quelle doit être alors l'action d'un soleil brûlant sur une terre imprégnée de miasmes nuisibles? trop lourds pour s'élever jusqu'à la région supérieure de l'atmosphère, ils couvrent la superficie du terrein. Le soir comme le matin, ils sont aspirés par les habitans du pays. Delà ces maladies

fréquentes, plus ou moins opiniâtres, en raison de la mauvaise disposition des individus, et de la nature des miasmes qu'ils ont absorbés.

Ajoutons encore à la somme des causes ci-dessus énoncées, la mauvaise nourriture qui n'est autre chose qu'un seigle altéré par le mélange d'un végétal dégénéré (l'*ergot*), ou d'un grain peu nourrissant, quand on veut l'assujettir (le carabin ou sarrasin) à la manipulation ordinaire du pain de froment (1); à la vérité, l'habitant un peu aisé, trouve dans les salaisons un moyen de subsistance; mais la chair de porc est souvent exposée à prendre un goût rance, preuve incontestable d'un principe de décomposition. Pour le plus grand nombre des habitans, la boisson ordinaire est un eau mal saine, ou un cidre de genièvre. Le vin, cette boisson tonique et bienfaisante, n'y est presque connue que de nom dans les années de cherté. La mauvaise nourriture combinée avec les funestes influences de l'atmosphère, ne pourrait-elle pas être réputée une des causes de ces fièvres intermittentes qui exerçent tant de ravages dans cette malheureuse contrée ?

Mais ces causes, que nous appelons directes, n'agissent pas toujours immédiatement par elles-mêmes. Il peut arriver que leur influence, ou leur action, existe dans l'individu depuis plusieurs mois, et même davantage, sans que l'explosion se soit manifestée. Pour que cette cause directe

(1) Dans la Bretagne et dans une partie considérable de la Basse-Normandie, les habitans font usage de blé noir, appelé autrement *carabin* ou *sarrasin*; mais ils le mangent ordinairement en bouillie, ou en forme de galettes de l'épaisseur de trois à quatre lignes, ce qui rend l'usage de ce végétal beaucoup moins malfaisant.

soit mise en mouvement, il en faut une autre; et c'est celle que nous appelons occasionelle ou secondaire.

Nier l'existence des causes occasionelles, ce serait tomber dans une erreur, démentie journellement par des faits incontestables. Il est des causes occasionelles dans l'ordre moral, ainsi qu'il en est dans l'ordre physique; mais comme la question que nous traitons se rapporte à ce dernier ordre de choses, essayons d'éclaircir cette assertion par des exemples.

Dans une belle journée d'été, une jeune personne, en état de transpiration, s'enfonce dans l'épaisseur d'un bosquet, où pénètre à peine la clarté du jour. Un ruisseau roulant avec un doux murmure une eau claire et limpide, invite à respirer la fraîcheur de ses bords. La transpiration qui s'était établie s'arrête tout-à-coup. Il se fait alors une répercussion de transpiration. Cette transpiration qu'était-elle autre chose, sinon une véritable humeur qui s'évaporait par les pores, et qui, trouvant un obstacle, est forcée de se reporter dans quelqu'une des cavités du corps? or, comme les poumons semblent être naturellement la partie qui a le plus de disposition à la recevoir; c'est là où se forme le dépôt humoral, d'où naît une irritation, suivie d'engorgement, ensuite l'enrouement, âcreté dans la gorge, toux fréquente et tenace, fièvre plus ou moins ardente, en un mot tous les caractères de la maladie nommée *pleurésie*.

Un maître de l'art appelé auprès de la malade, se croira-t-il quitte envers un homme de bon sens, en alléguant cette cause ban-

nale : *c'est un chaud et un froid* : eh! que répondrait-il à l'homme réfléchi qui lui adresserait ce langage?

« Des mots ne sont pas des choses : je vous « demande quelle est la cause directe de la ma- « ladie au sujet de laquelle vous êtes ici appelé, « et vous me répondez en alléguant une cause « occasionelle. Si ce que vous alléguez comme « cause était la véritable, pourquoi dans vingt oc- « casions semblables, la même cause n'aurait-elle « pas produit les mêmes effets? Cent et cent fois la « malade que vous avez sous les yeux est entrée « dans le même bosquet, sans que jamais elle ait « ressenti la moindre incommodité; il faut donc « assigner une autre cause et remonter à un autre « principe. Il faut convenir de toute nécessité que « ce que vous appelez passage du chaud au froid « n'est, à proprement parler, qu'une cause occa- « sionelle. »

Hasardons au tribunal d'hommes instruits sur cette matière quelques réflexions qui semblent naître de la nature du sujet. Il est une classe d'hommes que leur état oblige à passer subitement d'un milieu extrêmement chaud dans un milieu extrêmement froid. Une sueur, souvent abondante, découle le long de leurs membres. Vingt fois, dans cet état, ils sont descendus dans des lieux souterrains, sans qu'il en soit résulté pour leur santé le plus léger accident; à la centième fois ils sont frappés de maladie. Est-ce la fraîcheur de la cave ou du souterrain qui en est la cause directe?

Non. Elle n'est, et elle ne peut-être tout au plus qu'une cause occasionelle; par la raison qu'une

cause directe produit toujours son effet, et c'est cette cause directe que la plupart des praticiens ont ignorée jusqu'à ce jour, ou qu'ils n'ont pas voulu reconnaître, qui fait que la médecine, d'après les anciens principes, est encore enveloppée de ténèbres épaisses, pour ne pas dire impénétrables.

Si nous ouvrons les ouvrages des grands maîtres, nous y lisons en toutes lettres que *les causes prochaines et immédiates des maladies, seront toujours très-cachées, que la recherche de ces causes est plus propre à induire en erreur qu'à éclairer, et qu'on ne peut parler que des causes antécédentes et éloignées.*

D'après quels motifs, tant soit peu plausibles, ces profonds scrutateurs des secrets de la nature, ont-ils pu émettre un pareil jugement? c'est sans doute d'après l'inspection attentive et réfléchie des cadavres humains, lorsqu'ils ont passé de l'état de maladie à l'état de mort. Eh bien! qu'ont-ils vu dans ce grand livre de la nature? Ils ont vu des viscères obstrués, abcédés, gangrenés, pourris, desséchés, crispés, racornis, etc.

On est bien éloigné de songer à contrarier l'opinion de ces hommes qui ont pâli sur les livres et blanchi dans les travaux d'une honorable pratique; mais quoique profondément pénétré de respect pour leur personne et pour leur opinion, ne pourrait-on pas se permettre de dire que des assertions ne sont pas des vérités, et que ceux qui les adoptent, ou qui les soutiennent, ne sont pas investis du caractère de l'infaillibilité; que ces savans observateurs ne nous disent rien que ce que peut voir tout homme qui a des yeux

pour voir. Ils ont vu les effets de la corruption, tels que l'ulcération, la gangrène, la lésion des parties nobles, et ils se sont arrêtés là. Ils n'ont pas vu, ou ils n'ont pas voulu voir ce qui ulcérait, ce qui gangrenait, etc.

Or, comme il n'y a pas d'effet sans cause, ces ulcères, cette gangrène, cette corruption, qui les a produites? Qui a lézé, corrodé ces parties nobles dont la lésion ou la corrosion a produit la mort?

En bonne physique, la cause des maladies auxquelles l'homme est assujetti, et la cause même de sa mort, ne peuvent se trouver que dans les parties dont son être est composé: or, son être se compose de parties solides et de parties fluides. On range parmi les premières, les os, les cartilages, les tendons, les nerfs, etc.; parmi les secondes, le sang, la bile, le phlegme, les glaires, et une certaine matière nommée sérosité.

Le praticien qui veut tant soit peu réfléchir, n'ira jamais chercher la cause des infirmités humaines, là où elle n'est pas. Ce n'est pas dans les parties solides qu'il pourrait espérer de la trouver; elle est tout entière dans les fluides, et c'est là qu'il faut aller la chercher.

On entend en général par le mot *fluide*, tout ce qui coule, ou tout ce qui circule; tel le sang qui est dans un mouvement continuel, et jamais interrompu qu'avec la perte de la vie; telle la bile, humeur jaune, verte, quelquefois brunâtre, d'une amertume extrême; le phlegme qui n'est autre chose qu'une pituite épaissie et qu'on peut ranger dans la classe des déjections naturelles; et en définitive une certaine matière dont

il sera parlé ci-après, et à laquelle tous les docteurs anciens et modernes, ont donné le nom de sérosité. C'est à l'existence de quelqu'une de ces matières qu'il faut attribuer la cause directe et immédiate des maladies auxquelles le corps humain est assujetti, et la mort qui en est presque toujours la suite inévitable.

La cause des maladies n'est ni ne peut être dans le sang. Le sang est le moteur de la vie, s'il n'est pas la vie elle-même; jamais il n'est surabondant; tout individu a reçu, et n'a reçu que la quantité suffisante pour la conservation de son être. Si ce fluide paraît surabonder, ce n'est pas que cette surabondance soit un accroissement, ou une augmentation de sa masse ou de son volume. Il ne paraît tel que par l'accession et l'affluence d'une matière étrangère ou hétérogène qui se mêle avec lui. Toujours en mouvement et dans un mouvement très-actif, cette agitation seule semble le garantir de la putréfaction. Telles sont les eaux de la mer et des fleuves qui ne se putréfient jamais à cause du mouvement qui leur est propre.

Le sang est tellement le principe de la vie, que l'homme se sent défaillir en proportion de la déperdition de cette substance; et lorsqu'il est totalement sorti des vaisseaux destinés à le contenir, il périt inévitablement. Le législateur des Hébreux (Moïse), dont la physique et la science médicale valent bien les rêves creux de ces hommes qui ont prétendu et qui prétendent encore aujourd'hui procurer la guérison de leurs malades en le répandant, ou en le faisant sucer par de sales reptiles, pose cette vérité en prin-

cipe, au chapitre 17 du Lévitique, et il la répète jusqu'à trois fois, *anima omnis carnis in sanguine est.* Le principe de vie de tout être animé est dans le sang. Eh, comment, après un oracle, moins sorti de la bouche de l'homme que de la bouche de Dieu même, aller chercher la cause et le principe de la mort dans ce qui est la source et le principe de la vie !

Oui, le sang est pur par sa nature et par son essence; il ne se gâte, il ne se corrompt jamais par lui-même; et si l'on emploie les expressions de *sang gâté et corrompu*, c'est une manière de parler impropre et irréfléchie. On confond les matières qui se mêlent avec lui, avec ce qui n'est pas lui, ou avec ce qui lui est étranger. Il ressemble trait pour trait à ces fleuves majestueux qui roulent des eaux claires et limpides, et dont la limpidité est exposée à être troublée, lorsqu'après un orage furieux, les torrens débordés y ont apporté le sédiment sale et bourbeux des campagnes environnantes; mais de même qu'après l'orage toutes les matières bourbeuses se déposent par leur propre poids, dans les angles et dans les encoignures; de même aussi, dans son cours, le sang dépose dans les diverses cavités du corps humain les matières hétérogènes dont il lui tarde de se décharger. Ces matières gâtées et corrompues, ne faisant plus corps avec lui, éprouvent tous les effets de la fermentation, parce que de leur nature elles sont fermentescibles. De la fermentation naît la corruption, de la corruption la maladie, et de la maladie souvent la mort.

Donc, le principe de la mort n'est pas le sang.

Donc, il ne faut jamais le répandre.

Donc, ceux qui le répandent s'écartent des voies de la nature.

Donc, etc., etc., (ce qu'il fallait démontrer.)

Si la cause des maladies, généralement considérées, ne peut être dans le sang, il est démontré que le sang ne peut être cause de la fièvre intermittente de la Sologne. Il faut donc la chercher là où elle est; c'est-à-dire, dans les humeurs renfermées dans le corps humain.

On ne manquera pas d'opposer que les humeurs entrent nécessairement dans la constitution du corps de l'homme; oui, sans doute, elles sont nécessaires pour conserver l'équilibre de tout le système animal, mais aussi il n'en faut que la quantité suffisante, encore faut-il qu'elles soient de bonne qualité. Tant que l'équilibre n'est pas rompu, les secours de l'art deviennent inutiles; mais comme les humeurs, telles que la bile, le phlegme, la pituite, le *serum*, sont susceptibles d'agglomération, de condensation, de fermentation, de putréfaction, toutes les fois qu'il y a plénitude et que la nature ne peut suffire à se débarrasser elle-même, il doit résulter nécessairement un commencement de désorganisation dans l'économie animale, et il faut y remédier. La sérosité, humeur limpide, mais acrimonieuse et mordicante, se mêle avec le sang et en facilite la circulation. Toutes les fois que cette matière, dont nul médecin, tant soit peu instruit, ne peut nier l'existence, n'est accompagnée d'aucun vice, tant qu'elle n'est pas excessivement abondante, la santé n'éprouve aucun dérangement; mais lorsque cette matière surabonde;

elle commence à fermenter et par suite à se corrompre par des causes qu'il serait trop long d'énumérer. Alors, conjointement avec le sang, dont elle ne se sépare jamais, elle rompt les parois des vaisseaux; ou bien, si une portion de cette matière séreuse se sépare du sang, elle se place dans quelqu'une des cavités du corps, et elle donne lieu à diverses maladies selon le siége ou la cavité dont elle s'est emparée.

La sérosité, fermentescible de sa nature, par la raison qu'elle renferme un grand principe d'acrimonie, peut donc être regardée, sinon comme la cause unique, au moins comme la principale cause de toutes les maladies, y compris les fièvres intermittentes de la Sologne.

Des hommes d'un génie commun et ordinaire repousseraient avec l'air du dédain, ou au moins de l'indifférence, la manifestation de ces principes; mais des juges éclairés, qui se tiennent en garde contre toute espèce de préjugés, et qui sont autant au-dessus des passions et des petites considérations que l'astre du jour est éloigné de la terre, sauront bien se montrer dignes du rang qu'ils occupent dans l'examen d'une question qui intéresse non seulement les habitans de la Sologne, mais généralement ceux de tous les pays marécageux, disons plus, l'humanité tout entière (1).

(1) Eh bien, ces juges si éclairés, ces hommes si supérieurs à un ignoble vulgaire, n'ont pas même daigné faire la plus légère mention de ce mémoire dans le rapport communiqué à la Société des Sciences et Arts d'Orléans. Le lecteur attentif et impartial appréciera sans effort les motifs de ce silence.

TROISIÈME QUESTION.

Quels sont les rapports des fièvres avec les altérations des viscères?

La fièvre est une maladie : or, toute maladie, soit pendant son action, soit après son action, doit laisser des traces de son passage. Les humeurs en fermentation doivent produire à peu près dans le corps humain les mêmes effets que le feu a produits dans un édifice après un furieux incendie; les murs en sont plus ou moins calcinés, en raison de sa violence, de son plus ou moins d'intensité. Cet objet de comparaison ne pourrait-il pas servir à expliquer et à faire connaître la connexion qui se trouve entre ces deux mots : *fièvre et altération des viscères.*

La fièvre, proprement dite, n'est autre chose que le mouvement déréglé du sang. Ce mouvement, plus ou moins rapide, plus ou moins accéléré, n'est pas par lui-même capable de produire une altération sur les viscères. Il faut donc rechercher une autre cause qui agisse immédiament par elle-même, ou qui étant mêlée et comme incorporée avec le sang, produise ces étonnans ravages, source malheureusement trop féconde de larmes et de gémissemens. Une série de vérités simples et lumineuses pourra contribuer à répandre quelque éclat sur cet important objet.

1re VÉRITÉ.

Il existe dans le corps humain une matière appelée en latin *serum*, en français sérosité.

2e VÉRITÉ.

Cette matière, de l'aveu de tous les docteurs, est plus ou moins âcre, plus ou moins mordicante, plus ou moins corrosive.

3e VÉRITÉ.

Cette matière circule avec le sang, et pénètre dans les veines, les vénules, les artères et les artérioles.

4e VÉRITÉ.

Lorsque le sang en est trop surchargé, de deux choses l'une : ou il fait éruption par hémorragie, saignement de nez, flux hémorroïdal, ou bien il dépose la sérosité dont il est imprégné dans quelqu'une des cavités du corps humain, telles que la poitrine, les lombes, les articulations, etc.

5e VÉRITÉ.

Quand cette matière brûlante ou chaleureuse a fixé son séjour sur des parties délicates et sensibles, elle y occasionne des douleurs plus ou moins vives, plus ou moins cuisantes, en raison de son degré d'acrimonie. Telles les coliques dans les viscères, les douleurs de la goutte dans les articulations, etc., etc.

Ce fluide, nommé sérosité, existe incontestablement dans le corps humain (1); il circule,

(1) Cette vérité incontestable est néanmoins contestée par de jeunes docteurs fraîchement débarqués de la capitale. Selon ces médecins imberbes, et qui n'ont pour partage qu'une forte dose d'ignorance et de fatuité, la sérosité n'est qu'une chimère. A les entendre le corps humain ne

avec le sang, qu'on peut regarder comme le voiturier de cette humeur, ainsi que de celles d'une espèce différente qui sont renfermées dans le corps humain. Lorsque ces humeurs surabondent, comme elles sont mêlées avec le sang, il est tout naturel qu'elles entravent sa marche et qu'il ne circule plus avec la même liberté, ni la même facilité; cette sérosité surtout, qui est âcre et mordicante de sa nature, a crispé, durci les valvules des vaisseaux, en a comprimé et rétréci les parois. De là le ralentissement du cours du fluide principal; de là résulte un engorgement inévitable. Or, c'est ce ralentissement, c'est cet engorgement qui produisent, dans les fébricitans de la Sologne et de tous les pays du monde où ce fléau se fait sentir, le tremblement, les douleurs, les lassitudes que le malade éprouve dans les diverses parties de son corps.

Rarement un désordre marche seul; toujours ou presque toujours il est suivi ou accompagné d'un autre. Après que le sang a été ralenti dans sa marche par les obstacles qu'il a rencontrés, il ressemble à un torrent impétueux qui reprend un cours d'autant plus rapide qu'il a été plus contrarié. C'est à l'impétuosité de ce mouvement qu'on peut attribuer cette chaleur extraordinaire qui se fait sentir dans toutes les parties du corps.

Nos savans nomenclateurs ont parfaitement

renferme aucun germe de corruption; et lorsqu'on leur présente des matières infectes, extrêmement fétides, qui en sont sorties, cette corruption, selon eux, n'est autre chose que le résultat de l'action de l'air qui les corrompt à l'instant. Peut-on porter plus loin le comble, l'excès, le prodige de l'ignorance, de l'impéritie ou de l'aveuglement?

désigné et dénommé toutes les espèces de fièvres par noms et par surnoms, par le genre et la différence prochaine; mais comme il ne s'agit pas ici de nomenclature, abordons la question de l'influence des fièvres sur les viscères.

Tous les anatomistes anciens et modernes ont entendu par le mot viscères toutes les parties nobles internes, tels sont les poulmons, le foie, la rate, le cœur, et généralement toutes leurs dépendances, renfermées dans la cavité comprise depuis la sommité de la poitrine jusqu'à la partie inférieure du bassin. Toutes ces parties justement qualifiées nobles, en raison de leurs fonctions ou de leur influence sur les autres parties du corps humain, sont susceptibles, autant et plus peut-être que les parties extérieures, de l'action du *serum*. Cette sérosité s'infiltre par les voies de la circulation générale : les petites veines, en raison de la force d'impulsion et de leur diamètre, renferment une portion plus ou moins considérable de cette matière acrimonieuse et mordicante. Lorsqu'elle est absorbée dans les valvules, elle forme ce que l'on appelle un dépôt, qui dans l'origine est peu de chose en soi, mais qui s'accroît insensiblement par l'affluence de nouvelles matières qui se forment à chaque instant dans le corps humain. Or, ce dépôt, s'il vient à se former, à se fixer sur les poulmons, donnera naissance à la maladie dite pulmonie; s'il se fixe sur la partie qu'on appelle la rate, il en résultera des obstructions. Par suite de ces fièvres tenaces et opiniâtres, il arrive souvent que le foie est attaqué, et c'est alors qu'il s'y forme des durillons et des concré-

tions pierreuses. Les oreillettes du cœur ne sont pas à l'abri de ces engorgemens. Le cœur lui-même est susceptible de recevoir, dans ses cavités ou ventricules, l'invasion de la sérosité qui dérange sa contraction habituelle. De là des palpitations, ou ce mouvement extraordinaire et irrégulier, dans les principales voies de la circulation, et l'anévrisme qui peut en être la suite. Tous les funestes accidens dont on vient de faire l'énumération peuvent produire et produisent souvent d'autres maladies, telles que l'hydropisie, suite trop naturelle des fièvres tierce, double-tierce, quarte et double-quarte.

Cependant ces divers accidens ne sont pas toujours la suite nécessaire et inévitable des fièvres qui règnent dans la Sologne, ainsi que dans tous les pays humides et marécageux. Cette différence tient à diverses considérations. Tous les sujets ou individus n'ont pas une égale disposition à recevoir l'impression des miasmes putrides répandus dans l'atmosphère, parce que les humeurs de leurs corps ne sont ni assez gâtées, ni assez corrompues pour occasionner de fâcheux résultats. Mais il est bien rare qu'un individu qui a gardé en lui cette maladie pendant plusieurs mois ne soit exposé à de graves incommodités, ou pour parler plus franchement à quelques-unes des maladies ci-dessus dénommées. Si elles ne se manifestent pas de prime abord, elles se déclareront un peu plus tard; et il est bien rare que le sujet ne finisse pas par en être la victime.

Et comment pourrait-il en être d'une manière différente? Il est de l'essence de tout corps âcre, mordicant, extrêmement chaleureux ou brû-

lant, d'agir de vive force sur les corps qui sont exposés à son action; plus son principe est acrimonieux, plus les effets doivent en être funestes. Or, la sérosité est âcre et mordicante de sa nature, surtout lorsqu'elle a acquis un certain degré de corruption ou de putréfaction : plus cette humeur a séjourné long-temps dans un corps malade, plus ses effets sont à redouter.

Or, voici les conséquences qui découlent de ces principes, qu'il serait plus facile de contester qu'il ne serait aisé d'en montrer la fausseté. Donc, l'humeur dite sérosité, lorsqu'elle est gâtée et corrompue, gâte et corrompt les autres humeurs, telles que la bile, le phlegme, etc. Donc, elle est la cause qui agit directement sur les viscères des individus attaqués de la fièvre, quelle que soit la dénomination dont on se serve pour la qualifier. Donc, c'est à elle qu'il faut attribuer la cause de ces maladies, presque toujours irrémédiables, telles que les abcès internes, les obstructions, les palpitations, conséquences naturelles de ces fièvres dites dégénérées, qui, presque toujours, causent la mort de ceux qui ont le malheur d'en être attaqués.

Mais écartons pour un moment des notions qui, aux yeux de plusieurs, auraient l'air de ressembler à des systèmes, quoiqu'elles n'ayent rien de commun avec eux, pour nous occuper de l'objet essentiel des questions proposées : les moyens préservatifs et le moyen curatif.

QUATRIÈME QUESTION.

Hoc opus, hic labor est. *Virg. Æneid.*

Indiquer les moyens préservatifs et le traitement curatif.

Tout observateur sage et judicieux, tout homme qui ne se laisse point aller à l'engouement des systèmes, mais qui se contente de suivre, d'observer, d'épier la marche de la nature, aura toujours un guide sûr, et ne craindra pas de se perdre dans le labyrinthe des conjectures. Mieux que tout autre il saura fixer, préciser, déterminer les moyens les plus propres, non-seulement pour neutraliser, mais pour détruire le mal dans sa racine; et c'est bien là ce qu'on peut appeler le sublime de l'art.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les fièvres de la Sologne, et de tous les pays marécageux, sont dans la classe des fièvres intermittentes. Ces fièvres sont récentes ou chroniques. Récentes, si elles ne se font sentir que depuis quelques jours ou quelques semaines; chroniques, si le malade en est attaqué depuis plusieurs mois. Mais quel que soit le point de vue sous lequel on les envisage, elles peuvent être prévenues avec un espoir fondé de succès, ou radicalement détruites, lorsqu'on a le malheur d'en être attaqué.

Abordons le chapitre de moyens préservatifs; on entend en général par préservatif tout moyen

qui sert à se précautionner, ou à se garantir du mal dont on est menacé. Gardons-nous de hasarder un jugement sur les préservatifs usités; lorsqu'ils sont convenablement administrés, il est possible qu'ils contribuent, jusqu'à un certain point, à éloigner le mal, ou à en arrêter les progrès.

En parlant des causes locales que nous croyons avoir suffisamment signalées, nous avons placé en première ligne la nature du sol, la stagnation des eaux, l'influence des grandes chaleurs sur les étangs à moitié desséchés, etc. Nulle puissance humaine ne pourrait empêcher les miasmes infects qui s'exhalent du sein de la terre. Comment combattre un obstacle qui occupe et qui embrasse toute l'étendue d'un pays : Dira-t-on aux habitans : Émigrez, passez la Loire, abandonnez vos habitations, pour venir respirer un air plus pur et plus salubre dans les belles et fertilles plaines de la Beauce; mais comment donner ce conseil à de malheureux colons, poursuivis souvent par le besoin, et qui ont à peine l'absolu nécessaire. Un tel conseil serait déplacé par l'impossibilité de le mettre à exécution. On ne peut donc employer, en fait, de moyens préservatifs, que de demi-moyens : essayons toutes fois d'en indiquer quelques-uns, sans prétendre leur donner plus de valeur qu'ils n'en méritent.

MOYENS PRÉSERVATIFS.

1er MOYEN.

Faire comprendre aux habitans le danger qu'il y a de rentrer trop tard dans leurs habitations, surtout dans les grandes chaleurs de juillet, août et septembre. Rien de préjudiciable à la santé, comme l'aspiration des exhalaisons infectes d'une terre marécageuse.

2e MOYEN.

Leur bien mettre sous les yeux que les vapeurs qui pendant la nuit ont continué de s'exhaler de la terre, sont également préjudiciables à la santé. Leur recommander de prendre, pour eux-mêmes sinon toutes, au moins une partie des précautions qu'ils prennent à l'égard de leurs troupeaux, qu'ils ne laissent sortir des bergeries qu'après l'évaporation d'une rosée malfaisante.

3e MOYEN.

Dans les années où l'*ergot* abonde, avoir grand soin de le séparer du seigle, principale nourriture des habitans du pays.

4e MOYEN.

Ne jamais dormir sur la terre nue ou humide; la chaleur naturelle du corps pompe et absorbe les miasmes ou vapeurs malignes du sol. L'imprudence a souvent été punie par les plus funestes accidens.

5e MOYEN.

Recommander aux habitans de tenir leurs

maisons dans un grand état de propreté. Les Hollandais dont le sol est humide et marécageux, ont compris que la propreté la plus minutieuse et la plus recherchée était un moyen de se garantir des impressions d'un air gâté et corrompu.

6e MOYEN.

Ainsi que chez les Hollandais, adopter l'usage des fumigations fréquentes de genièvre, lavande, romarin pour renouveler le plus souvent possible l'air extérieur qui a pénétré dans l'intérieur des habitations.

7e MOYEN.

Des alimens plus salubres que ceux dont l'habitant de ces contrées fait ordinairement usage.

Toutes ces précautions dictées par la prudence, peuvent bien diminuer, écarter même, jusqu'à un certain point, la somme des dangers, et sous ce rapport être considérées comme préservatives; mais si elles ont une sorte d'aptitude à éloigner momentanément le danger du mal; elles sont bien faibles pour inspirer une pleine et parfaite sécurité. L'expérience journalière démontre que malgré ces précautions les fièvres intermittentes pénètrent dans les châteaux du pays, ainsi que dans la chaumière du pauvre et du manouvrier.

Mais parce que ces moyens n'offriraient pas une garantie suffisante, serait-ce un motif pour perdre courage et abandonner une population nombreuse à toute l'influence d'un fléau destructeur? Non, il est encore des ressources qui peu-

vent être dirigées efficacement contre la cause des fièvres intermittentes, non-seulement à l'égard des habitans de la Sologne, mais généralement de tous les pays marécageux du monde. Telle une planche salutaire au fort de la tempête, à l'aide de laquelle on peut échapper aux dangers du naufrage.

C'est ce qu'on va essayer de prouver dans la suite de ce Mémoire, en parlant des moyens curatifs qui offrent en même temps le double avantage de préserver des atteintes de ce fléau.

Cette assertion, au premier coup-d'œil, pourra paraître empreinte du caractère de la nouveauté, peut-être même de celui du paradoxe; mais il est un puissant motif qui rassure. L'homme judicieux, avant d'émettre un jugement, considère son objet, il l'examine sous ses divers points de vue; il ne repousse pas une opinion par la raison qu'elle est nouvelle; mais il veut s'assurer si les idées qui lui servent d'appui, se repoussent ou se concilient. Il se dit à lui-même: « Toutes les « vérités utiles ne sont pas découvertes: dans « les arts et dans les sciences humaines, il en « reste peut-être autant à découvrir qu'il y en « a de mises au grand jour; l'esprit humain « est susceptible de perfectibilité, et c'est une « prérogative qui place l'homme au-dessus de « toutes les espèces qui lui sont subordonnées. « L'éléphant, le castor, l'abeille, l'hirondelle, « ne nous offrent, ni de nouveaux procédés, ni « rien de plus étonnant que ce qu'offraient il y « a vingt siècles les animaux de la même espèce. « A l'homme seul, par la pénétration de son « intelligence, il est réservé de découvrir de « nouvelles vérités, ou de faire de nouvelles dé-

« couvertes dans les arts ou dans les sciences. Ne
« précipitons donc point un jugement : exa-
« minons. »

Telle sera toujours la devise de l'homme qui cherche à connaître la vérité.

Mais si les sciences et les arts sont susceptibles de progrès et de perfectionnement, si chaque jour ils s'enrichissent par des découvertes nouvelles, la médecine, par préférence à tous les autres arts et sciences, jouirait-elle seule du privilége exclusif de se croire parvenue au plus haut dégré de perfectionnement ? les Hippo ate, les Galien, les Boerhaave, les Sydenham raient-ils étendu la sphère de la science jusqu'à ses dernières limites ?

Les questions proposées par une société savante, sont la preuve convaincante et démonstrative qu'il y a encore en médecine plus d'une vérité à découvrir. Car si toutes eussent été mises au jour, à quoi bon en faire la matière d'un concours et l'objet d'une honorable récompense ? D'ailleurs elle est trop sage, trop avisée, trop clairvoyante, pour se mettre en contradiction avec elle-même. Combien de milliers, non pas de volumes, mais d'ouvrages, sont sortis et sortent journellement de la plume plus que féconde des auteurs qui ont écrit sur cette partie des sciences, et tous ces ouvrages, toutes ces productions, renferment des déclarations qui viennent à l'appui de cette assertion. En est-il un seul qui dans sa préface, ou introduction, ne confesse à la face de tous les médecins de l'Europe que la science médicale ne repose que sur des conjectures ? Pitéarn, célèbre médecin écossais, porte encore la chose plus loin : il ne craint pas d'avancer que

la médecine, telle qu'elle était exercée et pratiquée de son temps, et telle qu'elle l'est encore aujourd'hui par le plus grand nombre des praticiens, n'était ni un art ni une science, parce qu'elle ne connaît pas assez son objet, et que ses principes ne sont pas assez sûrs pour mériter ce nom.

Mais parce que une chose aurait été enveloppée de ténèbres impénétrables pendant une longue suite de siècles, serait-ce un motif suffisant pour avancer que le flambeau de la vérité ne pourrait pas un jour les dissiper ? Eh, pourquoi craindrait-on de faire briller sa lumière aux yeux d'une société savante à qui nul genre de connaissance n'est étranger, et qui fait consister sa gloire à procurer le plus grand bonheur de l'humanité ? Pourrait-elle accueillir avec le regard de l'indifférence, ou le coup-d'œil du dédain, un procédé sanitaire qui a triomphé dans les deux mondes des obstacles qui se sont opposés et qui s'opposent encore à sa propagation ? Elle sera l'instrument de la providence pour imprimer le sceau d'une honorable sanction à une découverte qui a déjà obtenu l'assentiment réfléchi de praticiens distingués, à une vérité qui a franchi les limites de la France, traversé les mers, et qui compte le nombre de ses partisans par celui des milliers de malades qu'elle a arrachés et qu'elle arrache journellement des bras de la maladie et souvent de la mort.

Cette étonnante célébrité repose sur un principe unique et fondamental. *Il n'est qu'une seule cause de toutes les maladies, quelle que soit leur dénomination. Quelle est cette cause ? Les humeurs gâtées et corrompues, renfermées*

dans le corps humain. Détruisez la cause, vous détruirez les effets. Mais quel moyen employer? la purgation, dirigée activement et persévéramment contre la cause du mal. Par conséquent point de salut pour les malades sans le secours de la purgation.

Tels sont les principes discutés dans un ouvrage parvenu à sa onzième édition dont plusieurs ont été tirées à dix et même douze mille exemplaires. Les traductions qui en ont été faites dans les langues étrangères ne forment-elles pas en sa faveur la plus honorable des présomptions ?

D'après cette série de principes simples, clairs et lumineux, ne serait-on pas tenté de s'écrier : « Enfin l'art médical, qui jusqu'à ce jour n'avait « reposé que sur des conjectures, est fixé sur une « base solide et inébranlable. »

Conséquemment à ce principe fondamental établissons un raisonnement simple et concluant :

La fièvre qui dépeuple la Sologne est une maladie ;

Or, nulle maladie ne peut être détruite que par la purgation :

Donc, la fièvre qui dépeuple la Sologne ne peut-être détruite que par la purgation.

La première proposition est évidente et incontestable : il ne peut y avoir de difficulté que par rapport à la seconde. Entrons en preuve pour en démontrer la vérité.

Nulle maladie ne peut-être détruite qu'en détruisant la cause qui la produit. La cause des maladies, ainsi qu'il a été prouvé antérieurement, réside tout entière dans les humeurs gâtées et corrompues que le corps humain renferme ; or,

il n'y a que la purgation activement et convenablement dirigée et administrée, qui puisse expulser les humeurs gâtées et corrompues ; donc, nulle maladie ne peut être détruite que par la purgation activement et convenablement administrée. A l'appui de ce raisonnement concluant, faisons parler les faits.

Lorsque des milliers de malades attaqués de maladies différentes, affirment leur guérison et l'inutilité des traitemens antérieurs ; lorsque des témoignages aussi respectables que véridiques, affluent, non-seulement de tous les points de la France et des régions qui l'avoisinent, mais encore des régions de la lointaine Amérique ; la vérité d'une proposition ne peut-être plus victorieusement prouvée, puisqu'il n'y a pas de preuves plus convaincantes que des faits constatés contre lesquels il est impossible de disputer (1). Or, toutes sortes de témoins se réunissent, et ne forment qu'un accord de voix pour affirmer qu'après avoir épuisé toutes les ressources de l'art, ils ne sont redevables de leur guérison qu'à la purgation activement administrée et sagement dirigée ; il ne resterait qu'une ressource en désespoir de cause, ressource usée et décrépite : ce serait celle de nier les faits, ou de les révoquer en doute ; mais alors ce serait évidemment tomber dans l'absurde, ce serait dire que, de tous les points de la France, de l'étranger, de nos colonies, de celles même qui ne nous ap-

(1) Voir la *MÉDECINE CURATIVE, prouvée et justifiée par les faits*. Edit. Paris 1822, chez Nicolas Vaucluse, impr. des Petites Affiches. Vous y trouverez cent exemples de fièvres tierces, doubles-tierces, quartes, doubles-quartes, guéries par ce moyen. Voyez les n°s 23, 30, 37, 60, 71, 91, 102, 129, 139, 158, etc., etc.

partiennent pas, des milliers d'honnêtes gens, de toute classe, de toute condition, tels que des officiers généraux, des militaires distingués, négocians, prêtres, propriétaires, cultivateurs, artisans, se seraient entendus et concertés avec un vil saltimbanque, pour supposer des maladies imaginaires; ce serait dire qu'ils seraient devenus tout-à-coup et comme par enchantement des hommes voués au mensonge et à l'imposture :

Credat Judæus Apella,
Non ego. Hor.

Il est donc démontré moralement et physiquement qu'un grand principe de guérison a été mis à découvert. A qui appartient-il de l'accueillir, si ce n'est à une société savante, ennemie des vieux préjugés, et qui se fait gloire de contribuer à la propagation des véritables lumières et des connaissances utiles; de celles surtout qui se rattachent à la conservation de l'espèce humaine et à l'affranchissement des infirmités qui pèsent sur sa frêle existence ?

Mais ce qu'on appelle principe ne pourrait-il pas être rangé dans la catégorie des illusions scientifiques? Combien de brillantes théories n'ont pu soutenir les regards de l'expérience? Combien de systèmes ont d'abord obtenu l'attention et l'accueil des savans, et ont fini par rentrer dans le vide des chimères et des abstractions? On croit procéder d'après l'évidence, tandis qu'on ne procède que d'après des principes erronés. Soit.

Mais quand l'expérience vient à l'appui d'une théorie, le doute disparaît et l'on est assuré de ne pas être le jouet de l'erreur. Le dernier paysan, ainsi que le plus savant des hommes, a des yeux

pour voir et des oreilles pour entendre. Le sentiment de la douleur se fait sentir en lui, de même que l'éprouvent des hommes d'une classe plus relevée; et ainsi que les plus grands personnages, il peut dire : j'étais malade, j'ai fait usage de tel ou tel procédé curatif, plus j'y ai recouru, plus j'ai éprouvé de soulagement. Aujourd'hui je suis rendu à la santé, à ma famille, à mes travaux. Or, un pareil argument est d'une force irrésistible et qu'on peut appeler sans réplique.

Cette expérience que le prince de l'éloquence latine appelle le maître des maîtres, le maître par excellence, vient fortifier, corroborer les principes ci-dessus énoncés, qu'on s'efforcerait en vain de confondre avec des théories sans base ni fondement. Quelle objection n'est pas complètement réfutée, quand on lui oppose des faits constans, et constatés avec la circonspection de la critique la plus scrupuleuse.

Comme les preuves de fait constatent la vérité d'un principe, on aurait bien désiré d'annexer, au présent mémoire, un état détaillé et circonstancié des malades attaqués de fièvres intermittentes, dans diverses communes de la Sologne, les plus exposées aux atteintes de ce fléau. On avait déjà même réussi à procurer la guérison à de malheureux fébricitans en leur donnant les médicamens convenables; mais telle est la force des préjugés, et l'empire de la prévention. Un habitant, de la commune d'***, qui avait été guéri par l'emploi de ces médicamens, se présente chez le maire du lieu pour faire légaliser sa signature apposée au bas de la pièce qui constatait sa guérison. Au mépris des lois ce maire

de village a refusé son ministère pour légalisation. Ceci est un fait. Comment après cela essayer de nouvelles tentatives et faire constater des faits avec l'apparence des formes légales ? Mais à quoi serviraient des témoignages revêtus des formalités les plus authentiques envers des hommes qui ferment volontairement les yeux à la lumière qui leur est offerte ? Il est cependant encore un moyen pour forcer l'incrédulité dans ses derniers retranchemens. C'est une proposition franche et loyale, et que n'improuvera pas la rigide impartialité des juges du concours.

Animés qu'ils sont du noble motif de procurer le soulagement ou la guérison d'une multitude d'êtres qui gémissent sous le poids de leurs infirmités, il y a tout lieu de croire qu'ils accueilleront favorablement un procédé qui offre la plus solide des garanties ; un procédé dont le moins instruit des hommes peut être juge compétent. L'odieuse qualification de charlatanisme pèsera uniquement sur le parti qui aura succombé dans la lutte.

Il existe dans nos hospices et hôpitaux, des malades affectés de fièvres tierce, double-tierce ; quarte, double-quarte, etc. Il importe peu que ces malades ayent pris le germe de cette maladie dans la Sologne ou ailleurs. Ils sont fébricitans ; cela doit suffire. Eh bien, qu'il soit nommé une commission composée d'hommes étrangers à l'exercice de l'art médical ; qu'on prenne indistinctement dix, douze des individus affligés de cette maladie ; leurs noms seront tirés au sort ; les six premiers, ou les six derniers sortis, seront, au choix des médecins de l'hospice, remis dans leurs mains pour être traités par eux, selon leurs

formules accoutumées ; les autres, sous les yeux de la commission nommée, seront transférés dans un local, ou habitation convenable, et y seront traités selon les principes et la méthode indiquée au présent mémoire ; mais, comme il convient que la témérité trop confiante, ou l'aveugle opiniâtreté, recoive, l'une ou l'autre, la juste peine qu'elles auraient méritée; au premier signe d'adhésion, exprimé dans un des journaux du département, il sera déposé par l'auteur du présent mémoire, entre les mains d'un officier public, une somme de mille francs. Que pareille somme soit déposée par les antagonistes des principes sur lesquels elle repose. La partie qui obtiendra les honneurs du succès ou de la réussite, retirera son enjeu (défalcation faite des frais de traitement), et la partie qui traînera en longueur le traitement de ses malades, ou qui ne les aura pas guéris, subira la juste peine de la perte de son enjeu ; le tout au profit du bureau de bienfaisance de la ville d'Orléans.

Nous avons laissé entrevoir, dans le cours de cette dissertation, l'indication d'un préservatif, plus actif, plus efficace que ceux ci-dessus indiqués. Tout procédé qui renferme en soi une propriété curative doit nécessairement renfermer une propriété préservative ; car comment le premier guérit-il ? Ce ne peut être qu'en expulsant du corps la cause de la maladie ; mais cette cause ne naît pas subitement ; elle ne se forme que par degrés ; elle peut donc être plus facilement détruite dans son origine que quand elle a acquis ses derniers développemens. C'est ici, ou jamais, le cas de sentir la justesse de cet adage d'un poète célèbre de l'antiquité :

Principiis obsta, serò medicina paratur,
Cum mala per longas invaluère moras. Ovid.

Du mal dans son principe arrêtez les progrès,
Un remède tardif est souvent sans succès.

L'expérience a prouvé et prouve chaque jour que huit purgations, et même quatre, sont plus que suffisantes pour détruire des fièvres récentes. On a même vu (quoique ces sortes d'exemples soient rares) des fébricitans qui se sont guéris à l'aide d'une seule purgation. Si donc une fièvre intermittente déclarée peut être détruite avec tant de facilité, quel avantage ne retireraient pas les habitans de la Sologne orléanaise et de tous les pays marécageux, en prévenant la maladie, à l'aide de quelques purgatifs administrés en temps utile? Non-seulement ils éloigneraient un mal probable, mais ils consolideraient une santé qui souvent n'a besoin que d'un léger secours pour reposer sur un fondement solide.

Cette doctrine ne se trouvera probablement pas en harmonie avec certains systèmes reçus et adoptés. Il serait même possible qu'elle fût en opposition avec l'opinion de quelques praticiens accoutumés à tenir ce langage à leurs malades.

« Oh! mon cher malade; eh quoi! vous
« avez la fièvre : gardez-vous de vous allarmer,
« de vous inquiéter; pure bagatelle! C'est une
« heureuse crise de la nature; une révolution
« salutaire qui s'opère dans votre tempéra-
« ment. Je pourrais bien vous la *couper*; mais
« gardons-nous-en bien! Laissons-lui prendre
« un caractère, laissons-la se fixer; en temps et

« lieu, nous saurons bien lui parler : nous
« avons pour cela le *quina* ou *quinquina* (1),
« le vin de Seguin, etc. »

Fort bien. Partons de ces aveux qui sont dans la bouche de presque tous les praticiens, et déduisons en quelques conséquences. Donc, il y a des spécifiques contre certaines maladies ; donc les ennemis des spécifiques sont malgré eux forcés d'en reconnaître.

Mais ce spécifique réel, ou prétendu tel, quels effets produit-il dans le corps du valétudinaire attaqué de fièvres intermittentes? Agit-il comme purgatif, en ce sens qu'il chasse les humeurs, ou au moins qu'il les dispose à l'évacuation? Est-il laxatif par lui-même? Non. Et il n'est pas un seul homme de l'art qui osât soutenir cette assertion. Qu'est-il donc? Comment opère-t-il? Comment peut-il opérer? Sa propriété est de dissoudre, de séparer, de diviser les humeurs corrompues, renfermées dans le corps humain. En divisant, en séparant, il peut tout au plus faire cesser ou interrompre les effets des fièvres, dites intermittentes. Mais *couper* la fièvre n'est pas guérir le malade. *Couper* la fièvre n'est pas tarir la source qui la produit. Le sang toujours chargé de la portion humorale, qui n'est autre qu'une sérosité mordicante et extrêmement acrimonieuse, cherchera toujours à se débarrasser de toutes les parties hétérogènes dont il est surchargé ; et s'il ne peut opérer ce dégagement, il

(1) Aujourd'hui ce n'est plus le quinquina, c'est le *quinquin*. Oh ! le joli mot ! il n'effraye pas le malade celui-là ! Comme il est doux à l'oreille ! On serait tenté de le prendre pour un mot magique, mais le siècle des talismans est passé.

en résulte des engorgemens, des dépôts, etc.; et le sujet languit, succombe et périt.

Combien de concrétions ramassées et conglomérées n'a-t-on pas trouvées dans la capacité de l'estomac, par suite de l'usage de ce fébrifuge, qui n'étant pas digestible de sa nature, n'a pu être évacué par les voies ordinaires? Combien de malades, dans des maladies aiguës, ont péri misérablement après vingt et trente doses de ce prétendu spécifique? Combien n'en pourrait-on pas citer qui le rendaient dans le même état qu'ils l'avaient pris? Voilà des vérités de fait; des exemples qu'on n'oserait contester, et qui ne sont rien moins qu'un fleuron à la couronne de certains praticiens qui, pour sauver leurs malades, ont recouru à ce perfide expédient.

Cependant bon nombre de médecins de l'avant dernier siècle, et plusieurs de celui qui vient de s'écouler, avaient comme essayé d'entrer dans la voie en recommandant la purgation. Ils avaient entrevu une grande vérité; mais autre chose est d'entrevoir, autre chose est de voir. En reconnaissant la certitude du principe (la nécessité de la purgation), ils n'avaient pas compris qu'il ne fallait cesser de l'administrer que quand le mal et sa cause avaient disparu. Pourquoi donc les modernes sont-ils sortis de cette voie de salut? Pourquoi, après en être sortis, refuseraient-ils d'y rentrer? Ils n'ont conservé de la pratique de leurs devanciers que leurs procédés nuisibles. La saignée en nature, et ce qui est peut-être cent fois pire, la saignée, déguisée sous un appareil moins effrayant en apparence, mais qui n'est pas moins funeste dans ses effets. Des sangsues apposées par centaines sur un

corps malade, seraient-elles moins préjudiciables à l'économie animale que la saignée telle qu'on la pratiquait il y a quarante et cinquante ans?

Conserver le principe vital; travailler à éloigner tout ce qui pourrait y porter atteinte; telle doit être la devise de tout médecin qui tient à des principes, et qui préfère la vérité prouvée par des faits à des systèmes sans appui.

Puissent ces considérations être envisagées avec le même esprit qui les a suggérées. Aux yeux d'une Société savante, dirigée par l'amour du bien public, les petits motifs ne sont rien pour elle. Le bonheur et le plus grand bien de la société, telle est sa devise et son but principal. Elle a proposé un prix, une récompense à l'auteur du mémoire qui mériterait la gloire de son suffrage; et pour répondre à de si nobles vues, à des intentions si droites et si pures, l'auteur, dans l'hypothèse que sa production obtiendrait les suffrages de ses honorables juges, en fait par anticipation un abandon total et absolu au profit du bureau de bienfaisance. Trop heureux d'avoir contribué au soulagement du pauvre, en développant une vérité, qui tôt ou tard triomphera des obstacles que l'ignorance, la mauvaise foi et l'esprit de coterie essayeraient en vain de lui opposer.

